

l'élève les mots suivants : olibat, bande, faux pas, bureau, chaperon, cliquo.

Voici les variations exécutées par la petite Rilla B. sur ce thème bizarre : "On demandait à une dame dont je me garderai bien de dire l'âge (qu'il suffisoit de savoir qu'elle avait résolu de garder le *colibat*), si elle avait un *chaperon* : "Oh ! oui, répondit-elle, mais un jour j'eus le malheur de le priver de me pendre un tableau représentant une *bande* de vieux garçons pleins d'entrain, qui s'amusaient aux dépens d'une *clique* de vieux maris désolés de leur sort. Ce spectacle le fit tant rire qu'il recula pour mieux voir, fit un *faux pas* et tomba sur mon *bureau*. La première fois qu'on le revit, il quittait précipitamment la ville, et, ajouta-t-elle en soupirant, je ne l'ai jamais vu depuis."

Ces Américains sont vraiment d'une exquise originalité, et nous ne pouvons nous empêcher de leur reconnaître ce mérite : n'est pas qui veut original aujourd'hui.

A douze, treize et seize ans, les élèves de la *Grammar school* dissertent sur la mode, sur les livres, sur les journaux, sur la distinction, en même temps qu'ils apprécient Franklin, Lafayette, Lincoln, Napoléon, et que libéralement ils reçoivent l'instruction civique. Que vous semble de l'avis de la petite Julia ?

"Il y a cent ans, on avait trop de bon sens pour demander aux enfants d'écrire des compositions."

Les sujets les plus délicats sont soumis en dissertation aux élèves des *High* et des *Normal schools*. A côté des exercices oratoires en public—que penser de cette préparation à la tribune de Washington ?—à côté de l'étude du latin, traduire sous forme de drame en trois actes le quatrième livre de l'*Enéide* !—A côté des cours de physiologie et de biologie, on y déclame, on y discute, on y plaide pour ou contre l'explication de la Bible dans les écoles de l'Etat, l'admission des femmes dans les collèges, et leur participation au suffrage.

"Nous voulons faire des hommes," disait M. Duruy dans une de ses circulaires ; "en Amérique, paraît-il, on veut faire des femmes." Malgré nous, en lisant le livre de M. Buisson, nous nous prenons à songer mélancoliquement aux terribles considérations que renferme un ouvrage publié il y a quelques mois : *Les femmes et la fin du monde*, et plus que jamais nous persisterons à demander monsieur le médecin, ou monsieur l'avocat.

Ce recueil est vraiment curieux, très-varié, très-instructif et surtout très-humoristique. Il est fait par un homme très-compétent sur des documents officiels, et présente dans son ensemble le tableau de la vie scolaire aux Etats-Unis.

ALEXANDRE HEPP.

—Le livre des écoles américaines.

Le Rapport de la commission scolaire déléguée à Philadelphie n'a pas encore paru, mais voici que le président de cette commission, M. Buisson, afin sans doute de nous faire prendre patience, vient de publier un choix de *Devoirs d'écoliers américains recueillis à l'Exposition* (1).

"Il nous a semblé, dit M. Buisson qu'en plaçant sous les yeux des lecteurs français ce dossier de témoignages irrécusables, on les mettrait en mesure de se former eux-mêmes une opinion, de contrôler, de réformer peut-être plus d'un jugement tout fait sur l'éducation américaine et d'en mieux apprécier les qualités et les défauts propres.

L'idée même dans laquelle ce recueil a été conçu déterminait d'avance la manière dont se ferait le choix des morceaux. Tout parti pris d'éloge ou de blâme en est également absent. La seule ambition qu'on ait eue est de réunir les documents vraiment caractéristiques, exprimant bien l'état des choses et l'état des esprits, la direction généralement suivie et la moyenne des résultats atteints."

Celui qui prendra la peine de parcourir ces pages, rassemblées de tous les points de l'Union, continuera-t-il, pourra s'imaginer à bon droit qu'il fait une sorte de voyage d'inspection rapide à travers ces fameuses écoles des Etats-Unis ; il les voit ici, à certains égards, plus exactement qu'il ne lui serait donné de le faire en les visitant ; il assiste à la marche ordinaire de la classe, il surprend le secret des méthodes dans leur application quotidienne, il feuillette librement les cahiers des élèves, il écoute leurs confidences sur le va-et-vient de la vie scolaire, et peut-être apprendra-t-il de leur bouche plus d'un détail qu'il ignorait sur l'état vrai de l'école, de la famille et même de la société américaine."

Les envois des écoles ont été, paraît-il, entourés des garanties de sincérité les plus scrupuleuses, et le traducteur, professeur distingué de Paris, s'est efforcé de conserver aux écoliers américains "leurs allures originales de pensée et de style, leur spontanéité, leur franc parler, leurs hardiesses."

(1) 1 volume in-12, 4 francs. Hachette.

La lecture de ces pages, très intéressantes et très instructives, confirme ces assurances. A côté de devoirs vraiment remarquables, émanant de jeunes enfants de 10, 11 et 12 ans, nous trouvons de longues et insipides pages de grands garçons de 18 ans.

Mais, en somme, l'impression est bonne.

Les textes sont ordinairement bien choisis, et ils présentent, presque tous, ce caractère d'utilité pratique que nous réclamions dernièrement pour les différents exercices de l'école primaire.

Les devoirs de grammaire proprement dite, d'histoire et de géographie, d'arithmétique, de sciences physiques et naturelles, diffèrent peu des devoirs des écoles françaises. Ce sont les rédactions, les exercices de style, dans les divisions élémentaires, qui nous semblent mériter le plus d'attention : ce sont aussi ces exercices, nous l'avons dit, qui laissent le plus à désirer chez nous.

Espérons que la lecture de quelques-unes de ces compositions inspirera à nos maîtres et à nos maîtresses le désir de faire ici ce que font leurs collègues de l'autre côté de l'Atlantique. Les petits enfants français n'ont ni moins d'intelligence, ni moins d'imagination, ni moins de jugement que les enfants de l'Ohio, du Wisconsin ou du Massachusetts ; il suffit de savoir les diriger et de vouloir les exercer.

Nous trouverons, du reste, dans l'examen auquel nous allons nous livrer, l'occasion de rapprochements qui nous prouveront que, toutes les fois que nos maîtres l'ont voulu, ils ont obtenu facilement ce qu'obtiennent les maîtres américains.

Ces devoirs, d'ailleurs, quoique révélaient exactement le travail "normal et moyen" de l'école américaine, ont été rédigés spécialement en vue de l'Exposition. Nous avons donc le droit de penser qu'ils ont été, de la part des élèves au moins, l'objet de plus de soins, de plus d'attention qu'à l'ordinaire. Quoique "pris sur le vif, non trié, non paré," ce choix, par suite, représente naturellement un niveau un peu supérieur au travail journalier, quotidien des écoles d'Amérique.

On rencontre du reste, à chaque page du volume, la trace de cette préoccupation de la grande Exposition.

"Dans les écoles de chaque cité, de chaque ville et chaque Etat, dit Mlle T. A. C., (âgée de 15 ans), les élèves doivent écrire par semestre deux ou trois compositions et peut-être davantage. Mais dans l'école que je fréquente, nous devons en écrire à peu près quatre par semestre. Pendant l'époque actuelle qui est consacrée au Centenaire, on nous en a fait écrire une douzaine, plus ou moins, et Dieu sait combien on nous en fera encore écrire avant d'être à la fin !"

Et la pauvre enfant nous raconte les retenues jusqu'à cinq heures, après la classe, qui pleuvent sur celles qui n'ont pas terminé leurs devoirs du Centenaire au temps marqué.

Ecoutez ce que dit Mlle Julia K., qui n'a que 12 ans, et qui, quoique révoltée et toute hors d'elle, — peut-être même à cause de cela, — a écrit une charmante composition.

"Ma maîtresse veut que j'écrive une composition, elle dit qu'on l'enverra au Centenaire et qu'on la comparera avec ce que les jeunes filles écrivaient il y a cent ans.

"Or, je ne crois pas qu'il y a cent ans les enfants eussent à faire rien de pareil ; nous ne sommes pas d'un iota plus intelligents qu'ils n'étaient et nous avons à faire presque dix fois autant qu'eux. Ils n'étudiaient que deux ou trois sciences, et on pensait que si un garçon (ou une fille) savait bien l'orthographe, savait lire la Bible, écrire convenablement une lettre et compter combien il lui fallait de dollars pour son entretien pendant une année, il en savait assez.

"Je suis de cet avis, moi aussi : je ne vois pas l'utilité de toutes ces histoires, de tous ces examens, et tenez, je crois qu'après que nous nous serons donné beaucoup de mal et que nous nous serons cassé la tête pendant une semaine, on jettera au feu la moitié de ce que nous aurons écrit sans jamais l'envoyer au Centenaire. Et si on l'y envoie, qui est-ce qui ira voir ? Personne. Les grandes personnes ne font pas attention à des enfants.

"Cela me met tout à fait hors de moi. Sous prétexte que nous sommes des enfants, on nous impose et on nous fait faire des choses que nous ne savons pas faire. Et ma maîtresse aussi. Elle dit que je puis écrire une composition, et je sais bien que je ne le puis pas ; cela me révolte au dernier point, et je vais écrire d'une manière révoltante aussi, car elle m'a dit que je pourrais écrire tout ce que je voudrais et dire au gens ma façon de penser si je le voulais. Eh bien, ma façon de penser, la voici : on ne pourra pas trouver une composition écrite il y a cent ans pour la comparer avec les

(1) Page 135.